

La vie quotidienne hongroise dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle par les voyageurs français

Lajos KÖVÉR
Université de Szeged

En ce qui concerne le sujet de la Hongrie du 18^e siècle, vue par des français, on peut indiquer trois types des sources. D'une part nous présentons un rapport diplomatique intitulé « Idée de la Hongrie ou mémoires sur la situation de ce pays ». C'est en effet le récit du voyage en Hongrie (de Vienne jusqu'à Bártfa) de l'Ambassadeur français Marquis de l'Hôpital, en route vers la Russie. Il écrit dans sa relation des villes hongroises, comme Győr, Komárom, Buda, Pest, Gödöllő, Gyöngyös, Eger, Kassa, Eperjes, Bártfa qui se trouvent toutes dans le nord de la Hongrie de l'époque (certaines appartiennent actuellement à la Slovaquie) et jalonnent une route commerciale traditionnelle Est-Ouest, de première importance jusqu'à nos jours. L'Ambassadeur relate, d'une manière détaillée, des prix, des édifices publics ou privés, des forteresses et de la population du pays, n'oubliant pas de mentionner ses hôtes. D'autre part nous voulons attirer l'attention sur les lettres de Charles Marie d'Yrumberry de Salaberry. Enfin il faut écrire sur le témoignage des prisonniers de guerre français sur leur vie quotidienne dans le Royaume de Hongrie. Enfin le troisième type de vision sera offert par un genre particulier des récits de voyages : les textes établis par les prisonniers de guerre français de l'époque des guerres révolutionnaires (1793-1795 ; l'on a en effet déporté quelque dix mille prisonniers de guerre français sur le territoire de la Hongrie). Nous nous appuyerons principalement sur le manifeste de Joseph Hautière, adressé au Conseil des Cinq Cents et sur le mémoire écrit par le général Dellard.

Les descriptions de Marquis l'Hôpital (publiées en 1963 par Károly Kecskeméti) se composent de deux parties. La première partie est une description des relations géographique, économique et politique de la Hongrie. Selon l'auteur de ce rapport « il n'y a peut-être pas de Royaume plus pauvre en Europe et j'ose assurer qu'il n'y en a point de plus propre à devenir riche. Il produit de tout avec abondance, sa situation pour le commerce est belle. Le Danube traverse dans toute longueur, et dans sa largeur il est occupé par quatre grosses rivières navigables presque à leur source; l'air en générale y est sain et rien n'en plus aisé que de la purifier dans les lieux où il ne l'est pas; quelques canaux qui ne seroient point fort chers feroient écouler les eaux qui croupissent dans ses plaines immenses dont les exhalaisons infectent l'air. Ainsi il serait très facile de le rendre peuplé et conséquemment d'en faire un des plus beaux pays du monde... »¹

La deuxième partie publie un voyage de Hongrie, de Vienne jusqu'à Bártfa. Cette deuxième partie, le rapport fait de voyage de Marquis de l'Hôpital, l'ambassadeur de France en Russie, nous donne un tableau réaliste, et précis de l'état de la Hongrie au

¹ *Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle. Recueil des documents, avec une introduction par KECSKEMÉTI Károly, Bruxelles, 1963, p. 24.*

milieu du 18^e siècle. L'ambassadeur nous donne une image plastique de leur voyage de Kilsey jusqu'à Eperjes. Voilà les listes des villes qui avait été visitées par Marquis l'Hôpital : *Kilsey* (Kitsee), *Rahab* (ville et comitat de Győr près de la rivière Rahab qui s'appelle Raab en allemand et Rába en hongrois), *Comorre* (Komárom, la rive droite se trouve en Slovaquie et aujourd'hui s'appelle Komarno), *Wareswart* (Pilisvörösvár), *Bude et Pest* (Budapest), *Kingioes* (Gyöngyös), *Azud* (Aszód), *Atvani* (Hatvan), *Agria* (Eger), *Onot* (Ónod), *Eiu* (Hejő), *Tockai* (Tokaj), *Cherents* (Szerencs), *Guntz* (Gönc), *Proprat* (Poprád), *Cassovie* (Kassa), *Eperies* (Eperjes), *Toriza* (Tarcsa). À Kilsey se trouve la maison de chasse du Prince Esterhasi, située à l'entée de la Hongrie après Vienne, du côté droit du Danube. Il n'oublie pas remarquer, que ce prince « jouit depuis 1740 de presque tous les droits de la souveraineté, il a des troupes à sa solde et moyennant un homage est maître absolu dans ses terres. »²

De Kilsey il a jeté un coup d'oeil sur Presbourg (Pozsony, aujourd'hui Bratislava en Slovaquie) qui est assez grand, le château la domine, il est bâti sur un hauteur qui ressemble assez à la montagne « où étoit autrefois la citadelle de Nice ; le Danube coule au pied et baigne les murs de la ville, il s'y divise en deux bras dont le plus petit est le plus gros que la seine au Port Royal, le plus grand a trois cent toises de large. »³

Dans cette description « Bude, quoi que la capitale de la Hongrie ne peut pas s'appeler une ville ; ce sont des maisons bâties sans ordre, qui n'ont pas un enceinte de muraille ; on y voit le reste d'une mosquée et des bains très renommés ; le Palatin des anciens Rois d'Hongrie est dans la citadelle. De dessus le Danube, il paroist très beau et la citadelle en fort bon état. Entre la ville et la citadelle, il y a une colonie Racines »⁴ établie depuis plus de cent ans et aussi détestée que le premier jour ; on tire de son territoire un des meilleurs vins de la Hongrie, il est connue à Vienne sous le nom de Razelsdorf.

Dans la deuxième partie de notre étude, nous voulions attirer l'attention sur l'ouvrage de Charles-Marie d'Irumberry, comte de Salaberry, qui est un peu partout oublié en Hongrie. L'auteur est un homme politique, né en 1766, à Paris, mort le 7 juillet 1847, à Fossé, près de Blois. Sa famille était ancienne et originaire de la Navarre ; son père, président à la chambre des comptes, était mort en 1794, sur l'échafaud. Le jeune Salaberry émigra en 1790, et fit un assez long séjour en Turquie, rejoignit l'armée de Condé, puis se réunit aux bandes royalistes de la Vendée où il commanda une compagnie de cavalerie. Après le coup d'Etat de Bonaparte il se retira dans le domaine de Fossé, s'y occupa de lettres et d'agriculture, et resta sous surveillance jusqu'à la chute de Napoléon. Durant les cent-jours il a combattu en Vendée avec La Rochejaquelein.⁵ De 1815 il siégea dans la chambre des députés, où il représenta son département, le Loir-et-Cher. Après la révolution de Juillet il vécut tout à fait à l'écart de la scène politique. Il n'a pas été seulement un homme politique, mais un français lettré aussi, qui, entre autres, à Paris, en

² *ibid.* p.29

³ *ibid.* p.30

⁴ Le quartier habité par les serbes (races), installés à Bude, après la reprise de la ville en 1686, s'appelle de nos jours «Tabán.»

⁵ La Rochejaquelein, Henri du Vergier, comte de (1772-1794) ancien membre de la garde du roi, célèbre chef royaliste vendéen.

1799 publia sans nom d'auteur un *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel*,⁶ par l'Allemagne et la Hongrie.⁷

Cet ouvrage est écrit par lettre, se compose de soixante lettres, et en six (les lettres XV-XX) est un témoignage de la Hongrie. Presbourg, la ville des diètes de la noblesse hongroise, est présentée par la lettre cinquième, et dans sa lettre sixième, Salaberry décrit précisément la situation géographique de la Hongrie et qualifie la politique de l'empereur Joseph II. A son avis les hongrois prennent en naissant les inclinations et les opinions qui les distinguent au moral, comme leurs traits et leurs habits physiques⁸, c'est pourquoi « le plus grand tort de Joseph II est de n'avoir pas su composer avec le caractère des Hongrois. La plupart des changemens qu'il vouloit introduire chez eux étoient salutaires; mais il fait comme ces médecins durs qui, sans ménagement pour un malade et comptant sur l'efficacité de leurs remèdes, les font prendre avec une violence qui en détruit l'effet. Il n'a retiré de ses bonnes intentions que l'exécration d'un peuple aussi extrême dans ses haines que dans son amour. Ils ne l'appellent que le tyran ou Joseph II, qui se disoit roi de Hongrie... Il faisoit le roi d'une manière encore moins constitutionnelle. Un des privilèges auxquels on pourroit dire que les Hongrois tiennent le plus, ils n'étoient pas également jaloux des uns et des autres, c'est celui de s'imposer eux-mêmes. Joseph II. sans les consulter autrement, leur envoyoit demander une contribution telle qu'il la vouloit » – écrit Salaberry dans l'année de la mort de Joseph II.⁹

La forme du gouvernement de Hongrie est écrite par la lettre dix-septième, et les autres trois lettres nous présentent la partie centrale du Royaume de Hongrie et le Banat. Selon l'auteur de Bude à Temesvár, il n'y a de remarquable que la monotonie des plaines, l'ennui et la laideur des chemins qui ne permettait souvent pas d'aller à pied, mais Salaberry n'oublie pas remarquer: „il ne faut pas juger de la Hongrie par ce que je dis de la partie que j'ai traversée; c'est la partie centrale, et les mieux cultivées sont le côté de la Transilvanie, et celui qui a voisine la Croatie.”¹⁰

Cet écrit de Salaberry est quelquefois une lecture expressément joyeuse. Voilà les lignes de quelques-uns: « après Témesswar, on trouve Ragosh. C'est la première couchée. Le pays est bien boisé. On y cultive avec succès le blé de Turquie et le tabac. Le changement de moeurs et d'habillemens devient extrêmement sensible. Le premier village qu'on rencontre est grec. Les femmes y sont plus agréables que les Hongroises. Elles ont un mouchoir de couleur sur la tête, en forme de turban ; vont nu-jambes avec des

⁶ Archipel, partie de la Méditerranée orientale; parsemée d'îles entre les péninsules des Balkans et d'Anatolie; c'est la mer Égée des anciens.

⁷ SALABERRY, Charles Marie d'Irumberry, comte de : *Voyage à Constantinople en Italie, aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, de l'imprimerie de Crapelet, Paris, chez Maradan, Libraire, rue Pavée-André-des-Arcs, n^o 16. [1799], *Biographie universelle*, t.LXXX, Paris, L-G Michaud, 1847, p.437-739; *Nouvelle biographie générale*, t.XLIII, Paris, Firmin Didot Frères, 1864, p.163-165; HUMBERT, Jean: *La Hongrie du XVIII^e siècle, vue par des voyageurs*, Nouvelle Revue de Hongrie, septembre, 1938, p. 234-240 Jean Humbert ne mentionne pas, que l'auteur du *Voyage à Constantinople...* s'appelle Charles-Marie d'Irumberry, comte de Salaberry.

⁸ *Voyage à Constantinople...* p.68

⁹ *ibid.* p.69-70

¹⁰ *ibid.* p.85

petits jupons extrêmement courts. Cet endroit-là est très joli et très peuplé. On n'y regrette ni les crottes de la Hongrie, ni les bottes qui sont à toutes jambes d'hommes, de femmes et d'enfants. »¹¹

Si l'on voulait trouver une page spéciale et particulièrement intéressante dans l'histoire des relations franco-hongroises, ce serait assurément l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution en Hongrie. Dans cette époque à peu près 1000 officiers et 10.000 sous officiers et simples soldats français avaient été transportés vers le Royaume de Hongrie. Les sources en question permettent de compléter nos connaissances dans le domaine de l'histoire militaire aussi bien que de servir et de présenter la vie quotidienne des prisonniers français d'après leurs mémoires, d'étudier leurs relations avec la population hongroise et avec les autorités civiles.

Quoique la guerre ait été déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792, la problématique des premiers prisonniers de guerre apparaît seulement un an après, en 1793. A la suite du changement de champ de Dumouriez, l'armée de la Coalition s'engage dans une guerre de forteresses. Cobourg commence l'invasion du Nord. Il dispose de plus de cent mille hommes: quarante-cinq mille Autrichiens, treize mille Anglais commandés par York, douze mille Hanovriens, huit mille Hessois, quinze mille Hollandais, huit mille Prussiens. Avec une extrême lenteur, il se dirige sur la ligne Condé – Valenciennes – Le Quesnoy.

Désormais le nombre des prisonniers français augmente de jour en jour. Mais il fallait se rendre compte, que ces soldats n'étaient plus de simples mercenaires au moment de la prise de Condé, Valenciennes, Le Quesnoy, mais de vrais patriotes, révolutionnaires et mêmes agitateurs; des messagers de la Liberté – Egalité – Fraternité de la Révolution.

La force de la nation et le défi d'une guerre idéologique choque la vieille Europe. Il est évident que ces soldats ne sont plus les recrutés de l'armée royale et que leurs officiers ne sont plus les représentants de la noblesse, faciles à reconvertir et prêts à changer de camp. Ainsi, le problème des prisonniers de guerre deviendra en même temps un problème politique de première importance. Pour le résoudre, la vieille Europe invente le prototype du camp de prisonniers isolés, placé loin du pays d'origine et facile à surveiller, et qui est capable d'accueillir grand nombre de prisonniers. Pour le commandement militaire autrichien, les forteresses du Sud-Est de la Hongrie, qui ont perdu beaucoup de leur importance stratégique avec la décadence de l'Empire turc, comme lieu de détention, offrent une solution idéale. L'itinéraire du transport était le suivant : du champ de bataille, les prisonniers étaient conduits à Kintzbourg, ensuite, par voie fluviale (sur le Danube, sur la Drave, sur la Theiss) ils étaient transportés dans cette région lointaine, où les travaux préparatifs avaient déjà été entrepris pour assurer leur accueil, depuis le mois d'août. En effet, on s'est mis à rénover les casernes, on a enregistré leur capacité d'accueil. Malgré tout cela, leur installation, les problèmes sanitaires et les inconvénients politique, tous ensemble, mettaient en sérieuses difficultés les autorités militaires.¹²

¹¹ *ibid.* p.87-88

¹² BARCSAY-AMANT Zoltán : *A francia forradalmi háborúk hadifoglyai Magyarországon, idetelepülésük első esztendejében. 1793 (Les prisonnières de guerre de la Révolution française en Hongrie. La première année de leur établissement. 1793)*, Budapest, 1934. p.26-63

L'intensité de l'activité militaire révélait rapidement les insuffisances des plans d'installation. Par exemple, le Conseil de Guerre Suprême prévoyait l'installation de quatre mille prisonniers français à partir de l'été 1793, mais les rapports parlaient de plus de sept mille, et en octobre ils avançaient un chiffre beaucoup plus élevé encore : onze mille prisonniers. Il fallait donc modifier le plan établi, et rajouter aux lieux de détention fortifiés du Sud-Est de Hongrie (Szeged, Temesvár, Arad, Pétervárad, Eszék etc.) d'autres régions, comme la Transylvanie (Fogaras, Gyulafehérvár, Medgyes, Nagyszében etc.), quelques forteresses du Nord-Ouest (Győr, Pozsony etc.) une forteresse subcarpathique (Munkács) et même celles de Pest et Buda, dans le centre du pays. De plus sous la pression d'une multitude inattendue de prisonniers – et malgré la volonté expresse de l'empereur François – ils étaient également installés en Styrie et en Basse-Autriche.¹³

Deux facteurs ont défini principalement la situation des prisonniers : leurs conditions hygiéniques d'abord, et leur hygiène mentale, ensuite ; c'est-à-dire le fait qu'ils avaient été « contaminés » politiquement, par conséquent, ils étaient considérés comme des éléments dangereux en Hongrie.

La mortalité des transports s'élevait de quinze à vingt pour-cent. Le scorbut, la diarrhée, la dysenterie ; la fièvre des blessés avaient leur victimes. Avec l'arrivée du mauvais temps, le nombre des malades ne cessait pas d'augmenter : n'oublions pas, que la majorité des prisonniers de guerre est arrivée en Hongrie en fin d'automne, et l'hiver a fait geler les rivières : ils devaient faire le reste du chemin à la marche. Du point de vue de leur condition physique les rapports militaires distinguaient trois niveaux : ceux qui étaient en bonne santé, ensuite les transportables, enfin ceux, qu'on devait laisser hospitaliser le plus rapidement possible. Ces derniers pouvaient rester dans les hôpitaux militaires de Presbourg et de Pest. Des feux et de la fumée témoignèrent souvent le passage des prisonniers français et la peur de la population locale d'une épidémie.¹⁴

Les mémoires nous permettent la reconstruction de l'itinéraire du transport qui nous donne un image plastique sur les villes de la Hongrie, aussi bien que la présentation de la vie quotidienne des prisonniers français. Dans la présente étude je me suis appuyé sur deux mémoires : ceux du général Dellard ont été rédigés juste après événements, mais le manuscrit de ces Mémoires a été perdu pendant la campagne de Russie en 1812. Il les a reconstitués par la suite, mais ce nouveau manuscrit n'était que partiellement retrouvé. La partie qui a été publié apporte une contribution intéressante à l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution française. Nous avons retrouvé également un autre manuscrit quasiment oublié : celui du « Manifeste » du capitaine Joseph Hautière écrit en 1796, à son retour de Hongrie, dans un style peut-être trop souvent déclamatoire et très proche de la langue parlée, mais qui représente tout de même une authenticité remarquable, et contient des renseignements précieux. Leurs impressions, leurs expériences semblent être déterminées avant tout par des péripéties et par des souffrances du transport qui les menait vers la Hongrie.

¹³ BERTAUD, Jean-Paul : *La vie quotidienne des soldats de la Révolution 1789-1799*. Paris, Hachette, 1985 p.258-263

¹⁴ BARCSAY-AMANT Zoltán : *op.cit.* p.70-78.

Le premier mémorialiste, le général Dellard avait commencé son voyage involontaire et forcé à Cologne, ensuite, en arrivant au bord du Danube il a continué par la voie fluviale, avec d'autres prisonniers français, sur des radeaux de bois : « Nous faisons par jour de vingt à trente lieues, écrit-il. Il fallait conséquemment se pourvoir de vivres dans les endroits où nous couchions sur les bords du fleuve. Un bateau qu'on appelait l'Infirmier nous suivait, portant les malades du convoi. Malheur à celui qui y mettait les pieds, il était à l'instant trappé d'une espèce de peste qui l'envoyait bientôt au tombeau. Tous les soirs, on en retirait les cadavres de malheureux qui avaient succombé à cette affreuse épidémie et on les enterrait sur le bord de l'eau. Il n'était pas rare d'en voir jeter encore vivants dans les fosses mortuaires, creusées par les prisonniers eux-mêmes, sous la surveillance de notre escorte. ... En passant sous Vienne, un grand nombre de malades qui avaient jusqu'alors évité d'aller à l'Infirmier, demandèrent à entrer à l'hôpital. Cette grâce leur fut refusée... »¹⁵

Après cette traversée dramatique et pleine de souffrances les conditions de vie de Dellard se sont améliorées, lorsqu'il est arrivé dans un camp de prisonniers à Djakovo, aux frontières de la Turquie ; là, 300 officiers vivaient dans un ancien camp militaire : « Le local qu'ils occupaient avait jadis servi d'infirmier à la cavalerie autrichienne dans la dernière guerre contre la Turquie. Les officiers français étaient par chambrées et vivaient à l'ordinaire comme des soldats. Cet arrangement était le seul qui nous convint, vu la modicité de notre paye et l'impossibilité de vivre isolément. Des soldats français qu'on nous avait permis de retirer des casemates de Temeswar, place située dans notre voisinage et où ils mouraient comme des mouches, alliant nous chercher des provisions dans le bourg voisin et nous servaient en même temps de Cuisiniers. »¹⁶

Le 8 novembre 1973 le capitaine Joseph Hautière et ses camarades arrivèrent aux cantons préparés dans les environs de Kintzbourg, en attendant les ordres pour l'embarquement. « Les barques, écrit-il, sur lesquelles nous étions montés étaient d'une construction faible et peu sûre. Le nombre n'ayant pas été suffisant, on construisit des radeaux sur lesquels on mit les malheureux soldats. Un ou deux officiers, chargés de l'inspection de ces misérables, avaient seuls une espèce de cabane construit sur le milieu du radeau, où ils se mettaient à l'abri du mauvais temps et se chauffaient à l'aide d'une espèce de poêle qu'on y avait mis. Depuis notre embarquement, les soldats furent séparés des officiers et ne purent conséquemment en recevoir des secours dans les moments où ils avaient le plus besoin.

Notre destination était pour Pest, Mungatz (*Munkács*), Esseg (*Eszék*), Segedhin (*Szeged*), Temeswar (*Temesvár*), Grand-Waradin (*Nagyvarazsdin*) et Ratza (*Racsa*) villes de la basse Hongrie et la plupart voisines de la Turquie. Pendant les premiers jours de notre trajet sur le fleuve, nous ne perdîmes pas beaucoup de soldats, mais lorsque nous commençâmes à nous approcher de l'Autriche, chaque jour, nous voyions sur les rives de ce fleuve des cadavres jetés ça et là, le mauvais temps le manquement de vivres, l'abandon des malades, tout, en un mot, conspirait notre destruction. Nos chefs d'escorte

¹⁵ DELLARD, François baron : *Mémoires militaires sur les guerres de la République et de l'Empire*, Paris, Libraire Illustrée, 1882. p.41

¹⁶ *ibid.* p.54

n'en pouvaient moins; on ne leur donnait aucun moyen de soulager l'humanité souffrante. Nous eûmes une perte assez considérable depuis Kintzbourg à Lintz. »¹⁷

Le 23 décembre 1793 ils sont arrivés à l'hôpital de Pest. « Ce bâtiment immense à trois quarts de lieue de Pest, est bâti sur la rive gauche du Danube, écrit-il. Les colonnes du Quesnoy et de l'affaire d'Avesnelesec achevèrent de remplir ce lieu par le grand nombre de malades qu'elles avaient. Ces malheureux restèrent trois à quatre jours sans recevoir aucun soulagement. Le petit nombre de bien portants fut transféré à Mungatz. Dans l'espace de quinze jours, 12 à 1800 prisonniers furent détruits, sans secours suffisants pour se soulager au besoin; point de chirurgiens instruits, sans linge pour changer, couverts de vermines, sans cesse en butte aux injures et à la barbarie des officiers de police, beaucoup ne purent résister à tant de crottés: chaque jour, plus ou moins de malheureux étaient sacrifiés. Pendant le fort de maladie, un tombereau était continuellement occupé à transporter les morts dans les trous immenses des sables de la rive droite du fleuve, où des milliers de victimes demandent à hautes cris vengeance des assassinats commis en leur personne. »¹⁸ De ce point de vue il faut mentionner les problèmes du soin chez les prisonniers aussi. L'exigence de leur exigence spirituel a fait apparition déjà à la fin de 1793. C'est pourquoi, conformément aux ordres du Conseil de Guerre de la cour Vienne, le devoir du Haut Commandement militaire de Buda était, avec l'aide des archevêques d'Esztergom et de Kalocsa, d'envoyer des prêtres français émigrés aux endroits où les prisonniers étaient gardés, à la base de la proposition de leurs propres évêques et par présentation bénévole. Sur ces territoires 12 prêtres travaillent au comble de l'initiative, mais la fluctuation était importante à cause de décès éventuels et des déplacements forcés fréquentes.¹⁹

La vie quotidienne des prisonniers français avait été déterminée avant tout par l'attitude des autorités militaires autrichiennes, mais leurs conditions de vie réelle – souvent malgré la volonté expresse du Haut Commandement militaire – changeaient de localité en localité. Ainsi, par exemple « à Djakovo, écrit Dellard, nous vivions bien; les substances étaient faciles à se procurer et peu coûteuses. Une oie, par exemple, ne valait que six à sept sous. ... Nous jouâmes, il est vrai, quelques pièces du Théâtre Français, particulièrement de Voltaire, mais elles ne pouvaient nullement porter atteinte au bon ordre et encore moins à l'esprit des sujets de François II. Ce qui n'empêcha pas que trois de nos principaux acteurs ne fussent enlevés de nuit et conduit en Transylvanie, où ils expièrent par une plus longue captivité l'innocent plaisir que ce délassement leur avait procuré. »²⁰

¹⁷ « Manifeste du traitement des prisonniers français pendant leur captivité (en Hongrie) en 1793, 94 et 95, par le citoyen Joseph Hautière, capitaine au 6^e bataillon de Soissons, fait prisonnier à l'affaire du 12 septembre 1793, à Avesnelebec » Bibliothèque Nationale – Manuscrits 10173. p.3.

¹⁸ *ibid* p.6.

¹⁹ LENKEFI Ferenc : *A lelkgondozás problémái a francia hadifoglyok körében Magyarországon (Les problèmes du soin spirituel chez les prisonniers de guerre français en Hongrie 1794-1795)* Hadtörténelmi Közlemények, 1994/3 p.3-17.

²⁰ DELLARD, François baron : *op.cit.* p.58.

Les mémoires du capitaine Joseph Hautière insistent sur les difficultés financières des soldats prisonniers. « En vain nous avons voulu soulager les malheureux soldats: les officiers autrichiens y ont mis opposition. On empêchait ces misérables d'entrer dans les salles d'officiers, et des sentinelles veillaient à ce qu'ils ne reçussent aucun secours de leurs chefs. On a encore, depuis ce temps malheureux, cherché à faire passer des fonds aux soldats, mais le gouvernement de Pest s'y est opposé. Il y a seulement eu 200 florins qu'on a remis au lieutenant commandant à l'hôpital de Pest, et il est prouvé que cet argus n'a distribué qu'une cinquantaine de florins tout au plus. Voici l'emploi qu'il en a fait. Il donnait environ un quart once de tabac à fumer ou en poudre pour 10 à 12 malheureux. Cette réparation se faisait sur le nombre de soldats qui se trouvaient à l'hôpital et tous les 10 à 15 jours. Ainsi, sur 100 ou 200 soldats s'y trouvaient alors cette somme n'a jamais pu être entièrement dépensée. Qu'est devenu le reste ? Ceci n'est pas bien difficile à trouver. Prudhomme, commandant au 3^e bataillon de Paris, avait remis au capitaine de police à Grand-Varadin, une somme 30 à 40 florins pour être distribuée aux soldats de son bataillon; on la lui a remise, en répondant que le cabinet de Vienne avait fait une défense expresse de rien laisser passer aux prisonniers des officiers. »²¹

Les autorités militaires ont très sévèrement contrôlé et censuré les lettres, la correspondance des soldats français. Il fallait d'abord présenter toutes les lettres au Conseil de Guerre de la Cour, pour pouvoir leur donner une suite favorable. En même temps, il était sévèrement interdit à la population d'accepter et d'aider à transmettre les lettres des prisonniers français. Plusieurs, fois des avertissements ont été lancés à la population « de ne point converser avec ces prisonniers. »²²

Les sous-officiers et les simples soldats avaient très peu de liberté de mouvement. Ils ne pouvaient quitter leurs prisons pour aller en ville que pour faire des achats, et ceci sous escorte, ou bien à une occasion extraordinaire, par exemple à l'occasion des funérailles d'un camarade. Ces mesures sévères n'étaient pas employées vis-à-vis des officiers. Pour eux, prendre contact avec la population n'était pas interdit, mais ils devaient donner leur parole d'honneur de ne jamais parler de « leur propre constitutions » aux habitants, et de ne jamais quitter les limites de la ville.²³ Pour assurer leur frais, les commandements militaires locaux versaient une certaine somme d'argent au prisonniers. Les officiers, les sous-officiers et les simples soldats devaient se débrouiller avec cet argent reçu: acheter leurs lits, leurs vaisselles etc., et ceci parce que le trésor royal voulait récupérer – au moins en partie – la pension versée au prisonniers français.²⁴

Par conséquent, entre les marchands locaux et les français une sorte de contact économique s'est établi et se stabilisait progressivement. Les interventions du Conseil de Guerre le prouvent, car il ne cessait pas de lancer les appels aux marchands locaux: pas de crédit aux prisonniers français ! Ils doivent payer comptant, car les autorités, en aucun cas,

²¹ HAUTIERE, Joseph : *op.cit.*

²² Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 2049/1793.

²³ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du Conseil municipal, 1775/1793; 1776/1793;1326/1794.

²⁴ BARCSAY-AMANT Zoltán: *op.cit.* p.78-83.

ne se portent pas garant, et payeront pas les dettes des prisonniers français...²⁵ D'après les témoignages, la population s'intéressait surtout aux tissus et aux vêtements français. Etant donné que les officiers avaient des bagages relativement importants, ils ont répondu à cette demande du marché local en vendant leurs vêtements. A leur tour, les autorités, pour des raisons sanitaires, ont plusieurs fois attiré l'attention des habitants de la ville de s'abstenir des « achats des vêtements français ».²⁶ Il est à noter également, que ces rapports économiques avaient de temps en temps un aspect plutôt politisant : par exemple, sur les boutons de vêtement mis en vente par des officiers français, figuraient les mots « Liberté, Egalité, Fraternité ». Les français avaient aussi l'habitude de faire cadeau aux habitants de cocardes, sûrement pas uniquement pour des raisons commerciales...

Pour conclure, nous insistons sur le fait que les prisonniers de guerre français étaient vraisemblablement les premiers à annoncer la Révolution à la population hongroise de la région, et – peut-être – les premiers à interpréter ses conséquences immédiates devant les habitants de ces grandes villes de la campagne hongroise et Transylvaine.

Comme il s'agit de sources relativement peu connues (et presque totalement inobservées), l'étude tentera de mettre également l'accent sur la description de leurs caractéristiques et sur la présentation des auteurs étant donné que leurs situation (origine sociale, profession) et leurs buts ou motifs de voyager (ambassade, exil ou captivité) ont largement influence leur vision du pays et leur manière d'écrire.

²⁵ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1877/1793; 1794/1793; 1835/1794.

²⁶ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1914/1793.